

Retrouvez l'orchestre sur internet à <http://osco.free.fr>
Tous les détails sur les prochains concerts, comment faire partie de l'orchestre, etc.

LE PROGRAMME

Dimanche 7 décembre 2003

Ce concert est produit par la ville d'Egly.

Le dernier CD de l'orchestre est sorti avec "Le Petit Singe Bleu" de Piotr Moss et "Le Chant de Dahut" de Jean-Yves Malmasson

L'orchestre symphonique du campus d'Orsay recrute !
Voir page 2

Le concerto pour piano en la mineur op 54 de Schumann

Ce concerto, fréquemment joué en concert, compte parmi les quelques grandes pages concertantes romantiques du répertoire pianistique. Commencé juste après la *Première Symphonie en si bémol majeur* ("le Printemps"), le premier mouvement était primitivement une *Fantaisie pour piano et orchestre*, écrite en 1841 pour Clara Schumann. Puis, en 1845, Schumann ajouta deux autres mouvements pour constituer un concerto.

Composition tout intérieure, aussi éloignée du dramatisme des concertos beethoveniens que de la pure virtuosité recherchée à l'époque, l'opus 54 est, selon la propre expression de Schumann, "quelque chose entre le concerto, la symphonie et la grande sonate". Le piano ne s'oppose pas à la masse orchestrale mais s'y intègre, il dialogue avec chaque groupe d'instruments, et l'orchestration, à la transparence de musique de chambre, est exclusive de toute volonté dominatrice du soliste.

De forme cyclique, le premier mouvement (*Allegro affettuoso*) est construit autour d'un thème principal développé ensuite et repris par des instruments différents après avoir été joué au piano. Le deuxième mouvement (*Intermezzo*), de forme lied, offre un exemple intéressant de dialogue entre l'orchestre et le piano. Dans le troisième mouvement (*finale*), le thème éclate au piano, rayonnant de joie et de lumière. Il est issu du motif central du premier mouvement ; ainsi, Schumann, à quatre ans d'intervalle, assure à l'œuvre entière son unité, et le *Finale* s'y inscrit comme une nécessaire conclusion.

Rompant avec l'habitude du concertiste virtuose opposé à l'orchestre, Schumann intègre dans ce concerto le piano à la masse orchestrale afin d'accentuer le lyrisme. Cette œuvre, dédiée au pianiste Ferdinand Hiller, fut créée par Clara Schumann le 1er janvier 1846 avec un succès public qui ne s'est jamais démenti jusqu'à nos jours.

Jean-Yves Malmasson

Compositeur et chef d'orchestre, il a fait ses études musicales au Conservatoire National de Région de Boulogne Billancourt, puis au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris où il obtient un premier prix. Ancien élève d'Alain Louvier, Pierre Grouvel, Serge Nigg, Jacques Charpentier (écriture et composition), Jean-Claude Hartemann et Jean-Sébastien Béreau (direction d'orchestre).

Vous le reconnaîtrez ce soir parmi les musiciens de l'orchestre... à la grosse caisse !



Thuy-Anh Vuong



Née en 1975 à Saïgon, Thuy Anh Vuong a commencé ses études pianistiques au Conservatoire National de Région de Marseille dans la classe d'Annie Ghirardelli, puis avec Pierre Barbizet. Elle obtient un Premier Prix à l'unanimité avec les félicitations du jury, le Premier Prix de la Ville en piano et un Premier Prix à l'unanimité en formation musicale et en musique de chambre. Elle bénéficie de quelques cours avec Jacques Rouvier Jean-de-Luz, Festival d'été de Flaine...), avant d'être admise au Conservatoire Na-

tional Supérieur de Musique de Paris dans les classes de piano de Michel Béroff et Denis Pascal et dans celles de musique de chambre de Bruno Pasquier, Gérard Frémy et Christian Lardé. Elle y obtient son Diplôme de Formation Supérieure en 1996 avec les Prix de piano et de musique de chambre. Elle est régulièrement invitée à se produire en soliste (récitals solo ou avec orchestre) en France (Nice, Monte-Carlo, Bordeaux, Auxerre, Toulouse, Paris...), à l'étranger surtout aux Etats-Unis (Boston, Chicago, Washington, New York...), en Suède et au Danemark. Elle se produit très régulièrement en duo flûte/piano, formé depuis 1993, avec la flûtiste Dionne Hansen avec qui elle a fait ses "début" à Carnegie Hall à New York en 1998.

Titulaire du Diplôme d'Etat, elle enseigne au Conservatoire Jean Françaix, et est accompagnatrice des classes de violon et de saxophone au CNSM de Paris. Elle est souvent appelée à participer à des émissions de radio sur France Musique (Premières, Musique en France, En blanc et noir et Au fur et à mesure). Elle est régulièrement accompagnatrice de master-classes lors d'académies de musique et en musique de chambre. Elle bénéficie d'été (Académie Maurice Ravel de Saint-

Programme :

Le chant de Dahut de Jean-Yves Malmasson
Concerto pour piano et orchestre de Robert Schumann
Soliste Thuy-Anh Vuong

Entracte

Ouverture du Roi d'Ys de Edouard Lalo
La Moldau de Bedrich Smetana

Orchestre Symphonique du Campus d'Orsay
Direction : Martin Barral

Retrouvez "Le chant de Dahut" en CD. Il est en vente à l'entracte et à la sortie du concert.

Le Chant de Dahut de Jean-Yves Malmasson, est une évocation symphonique pour ondes Martenot et orchestre, d'après la légende de la ville d'Ys (voir page 2). Ecrite pour le Festival des Tombées de la Nuit de Rennes, cette œuvre a obtenu en 1985 le premier prix de la SACEM. La version enregistrée sur ce CD, celle que vous allez écouter ce soir, a été révisée en 1999 par l'auteur et recréée le 21 janvier 2000 à Vanves avec les mêmes interprètes.

Le Petit Singe Bleu de Piotr Moss

Sur le même CD, figure aussi "Le Petit Singe Bleu", musique de Piotr Moss sur un texte de Jean-Louis Bauer. "Le Petit Singe Bleu, c'est d'abord une histoire ; bleutée. Car Le Petit Singe Bleu c'est aussi celle d'un être qui naît différent des autres. Parce que la science nous permet d'imaginer le meilleur et le pire, nous au bleu. Et elles sont nombreuses dans la langue française." Ce mélodrame pour récitant et orchestre symphonique a été créé le 21 octobre 2000 par l'Orchestre Symphonique du Campus d'Orsay et le comédien Pierre Jacquemont, sous la direction de Martin Barral



d'espoir et d'éternité. Mais ces thèmes courent dans tous les récits de l'humanité. Les thèmes de la science nous permettent d'imaginer le meilleur et le pire, nous au bleu. Et elles sont nombreuses dans la langue française." Ce mélodrame pour récitant et orchestre symphonique a été créé le 21 octobre 2000 par l'Orchestre Symphonique du Campus d'Orsay et le comédien Pierre Jacquemont, sous la direction de Martin Barral

Moldau ou Vltava ?

Bedrich Smetana, auteur d'opéras patriotiques, chef d'orchestre et infatigable défenseur de la musique de son pays, a conçu l'idée d'écrire un cycle de compositions symphoniques alors qu'il composait son opéra Libuše (1871 - 1872). Ce projet l'occupe pendant cinq années, de 1874 à 1879. Smetana, atteint de surdité en 1874, doit renoncer à son poste de chef d'orchestre et consacre les dix dernières années de sa vie à la composition. Má vlast, "Ma patrie", vaste fresque symphonique de plus d'une heure, comporte six poèmes symphoniques. Chacun d'entre eux évoque un épisode de l'histoire tchèque ou rend hommage à la nature des pays de Bohême. La seconde œuvre, Vltava est la description des différents tableaux qui s'offrent au fil du cours de la rivière.

La rivière tchèque prenant sa source dans les monts de la Šumava et se jetant dans l'Elbe, à Melník au nord de Prague, s'appelle bien Vltava. Moldau est son nom allemand. Smetana a lutté toute sa vie pour l'indépendance de son pays, la reconnaissance de sa culture, de sa langue. Continuer à utiliser le nom allemand serait un bien piètre hommage à cet artiste, à ce peuple alors sous domination autrichienne... Mais comment se prononce "Vltava" ? Comme souvent en langue tchèque, des voyelles non écrites permettent de s'en sortir sans trop de mal. Il suffit tout simplement d'intercaler en "e" muet entre les deux premières consonnes : "Veltava", "Volvava".

Au fil de l'eau

Smetana en personne décrit son poème symphonique : "La composition dépeint la course de la rivière depuis sa naissance, où deux sources, l'une chaude, l'autre froide, se rejoignent pour former une rivière qui s'écoule à travers les forêts et prairies ; et le charme pays où des fêtes joyeuses et des gais festivals sont célébrés ; sous le clair de lune la danse des ondines ; sur les proches rochers d'orgueilleux châteaux, hôtels particuliers et ruines s'élèvent ; la Vltava tourbillonne ensuite dans les rapides de Saint-Jean, se jette dans un large torrent non loin de Prague, franchit Vyšehrad et disparaît dans la distance qui l'unit à l'Elbe". Pour mieux cerner le déroulement de l'œuvre voici un rapide guide d'écoute. Au dé-

but, le motif de la source est joué à la flûte, qui figure la source froide, bientôt rejointe par la clarinette qui incarne la source chaude. Les deux chants se mêlent et engendrent la belle mélodie qui sera le thème dominant de l'œuvre. Le son des cors interrompt brutalement la mélodie. Nous assistons à une chasse à courre dans les forêts de la Bohême du sud. Alors que les bruits de chasse se sont dissipés, nous voilà en présence d'une noce paysanne, au son de polka (danse tchèque typique). La nuit est tombée. Smetana confie aux violons cette mélodie irréelle, onirique, directement sortie d'un conte de fées. Il met en scène les ondines, ces nymphes de eaux que la croyance populaire adore et redoute. Revenant au tempo initial, l'orchestre se déchaine : la rivière affronte les rapides de la Saint-Jean, au sud de Prague. La Vltava s'écoule largement : retour triomphal de la mélodie principale alors que la rivière s'écoule dans la capitale tchèque, surplombée par la "forteresse haute", Vyšehrad

Origine du thème de Vltava

Smetana s'est-il inspiré d'une mélodie populaire tchèque pour composer le thème de la mélodie principale de Vltava ? Rien n'est moins sûr. En effet, cette mélodie est revendiquée par de nombreuses cultures européennes... En Flandre, la chanson "Ik zag Cecilia komen" au thème très ressemblant à la future Vltava. Autre ressemblance frappante avec... l'hymne national d'Israël (!). Cependant la même mélodie se retrouve presque exactement dans le folklore suédois sous le titre "Ack, Värmland, du Sköna". Faut-il rappeler que Smetana vécut en Suède de 1856 à 1861 ?

Pour finir, cette même musique se retrouve dans des folklores aussi différents que basque, espagnol, allemand, polonais et... tchèque. D'où vient le thème de Vltava ? de Smetana vécut plusieurs années de Flandre, par l'intermédiaire de Peter Benoit ? ou bien, tout simplement, du folklore tchèque ? On ne le saura sans doute jamais avec certitude. On peut cependant souligner l'universalité de cette musique, bien loin du strict cadre de l' "école nationale" où on voudrait trop souvent enfermer l'art de Bedrich Smetana.

Manuel Hernandez est un des rares spécialistes de l'Onde Martenot

Après avoir pratiqué de nombreux instruments comme la clarinette, la guitare, l'accordéon et le piano, il entre au CNR de Boulogne-Billancourt dans la classe d'Onde Martenot de Françoise Deslogères et en sort avec un premier prix. Manuel Hernandez a participé à de nombreux concerts et enregistrements, notamment avec l'orchestre du Südwestfunk de Baden-Baden, à la radio Suisse Romande ou à la Comédie Française. Il est également chef d'orchestre et compositeur, ayant à ce titre reçu des prix internationaux. Inventée par Maurice Martenot en 1928,

la première (l'onde) est modulée entièrement par l'instrumentiste en intensité (nuances) et en fréquence (hauteur de la note). La touche d'intensité de la main gauche est très sensible. Elle permet toutes les nuances, du *Pianissimo* au *Fortissimo*, des staccato différents, des attaques, et même des sons percussifs, ainsi que d'autres effets... l'appui sur cette touche est nécessaire pour donner un son.



Le jeu au ruban, à la main droite, permet de changer la hauteur de la note sans aucune discontinuité des graves à l'aigu. Ainsi tous les glissandos sont possibles, et ce jeu permet toute l'expression de la voix humaine ou du violon, par exemple. L'ondiste glisse son index dans une bague munie d'un fil qui longe le clavier, et fait coulisser ce fil pour obtenir la note désirée, en s'aidant de repères. Le jeu au clavier est aussi unique car ce clavier est mobile et permet donc un vibrato très personnel sur chaque note par oscillations du poignet ou du bras. Le diffuseur principal est un haut-parleur : il donne le son mat et brut de l'instrument, mais le son est enrichi et réverbéré par les deux autres diffuseurs munis de résonateurs métalliques

Les sons des Ondes Martenot sont produits par des circuits électroniques autrefois à lampes, maintenant transistorisés. La matière

L'histoire d'Ys, la ville engloutie : une légende du premier millénaire

De nombreuses versions de cette légende circulent depuis des siècles. Voici un des plus anciens récits parvenus jusqu'à nous, recueilli et publié en 1845.

" Dans les temps très anciens, il y avait en Cornouaille un roi puissant qui se nommait Grallon [ou Gradlon]. C'était un homme de bien qui accueillait à sa cour tous les gens de renom, qu'ils fussent nobles ou roturiers. Malheureusement, il avait pour fille Dahut, une princesse de conduite déréglée qui, pour échapper à sa surveillance, était allée habiter Ker'is [ou " Is " ou " Ys "], à quelques lieux de Quimper. [d'autres versions racontent que Dahut était la fille de Gradlon et de Malgven, Reine du Nord, née en mer pendant le retour d'une guerre lointaine. Le texte raconte ensuite la rencontre de Gradlon et de l'ermite Corentin, que le roi nomme évêque de Quimper]

... Le roi abandonna sa capitale au nouvel évêque et alla habiter la ville d'Is. Celle-ci s'élevait à la place même où vous voyez la baie de Douarnenez. Elle était si grande et si belle que, pour faire l'éloge de la capitale des galots [des Français], les hommes de l'ancien temps n'ont rien trouvé de mieux que de l'appeler Par-is, c'est-à-dire l'égalé d'Is. Elle était bâtie plus bas que la mer et défendue par des digues dont on ouvrait les portes à certains moments pour laisser entrer et sortir les flots. La princesse Dahut, fille de Grallon, portait toujours suspendues au cou, les clés d'argent de ces portes, ce qui fait que le peuple l'appelait la princesse Al'huez ou plus brièvement Ahez. [selon d'autres versions, les clés étaient portées par son père] Comme c'était une grande magicienne, elle avait embellie la ville d'ouvrages que l'on ne peut demander à la main des hommes. Tous les Korrigans de Cornouaille et de Vannes, étaient venus sur son ordre pour construire les digues et forger les portes qui étaient de fer ; ils avaient couvert le palais d'un métal semblable à l'or (car les Korrigans sont d'habiles faux-monnayeurs) et entouré les jardins de balustrades qui brillaient comme de l'acier poli. C'était eux qui soignaient les écuries de Dahut, pavées de marbre noir, rouge ou blanc selon la couleur des chevaux et qui entretenaient le port où on nourrissait les dragons marins ; car Dahut avait soumis par son art les monstres de la mer, et en avait donné un à chaque habitant de Ker'is, qui s'en servait comme d'un coursier pour aller chercher au-delà des flots, les marchandises rares ou pour atteindre les vaisseaux des ennemis. Aussi, tous ces bourgeois étaient si opulents, qu'ils mesuraient le grain avec des hanaps d'argent.

La cité de la débauche

Mais la richesse les avait rendus vicieux et durs ; les mendiants étaient chassés de la ville comme des bêtes fauves ; on ne voulait avoir partout que des gens gais, bien portants et vêtus de drap ou de soie. Le Christ lui-même s'il fut venu en habit de toile, eût été repoussé. La seule église qu'il y eût dans cette ville était si délaissée, que le bedeau en avait perdu la clé ; l'ortie poussait sur le seuil et les hirondelles nichaient contre les joints de la porte d'entrée. Les habitants passaient les journées et les nuits dans les auberges, les salles de danse, les spectacles, uniquement occupés de perdre leur âme.

Dahut donnait l'exemple. C'était, jour et nuit, fête dans son palais. On voyait arriver, des pays les plus éloignés, des gentilshommes et jusqu'à des princes attirés par la renommée de cette cour. Grallon les recevait avec amitié et Dahut encore mieux, car, si c'était des jeunes gens de belles apparences, elle leur donnait un masque magique avec lequel ils pouvaient dès le soir la rejoindre secrètement dans une tour bâtie au bord des écluses.

Ils y restaient avec elle jusqu'à l'heure où les hirondelles de mer recommençaient à passer devant les fenêtres de la tour. Alors la princesse leur disait bien vite adieu, et pour qu'ils pussent sortir sans être vu comme ils étaient arrivés, elle leur remettait le masque enchanté ; Mais cette fois, il se resserra de lui-même et les étranglait. Un homme noir prenait alors le corps mort, le plaçait en travers de son cheval, comme un sac de mouture, et allait le jeter dans un

précipice, entre Huelgoat et Poulauouën. Ceci est bien la vérité, car aujourd'hui même, pendant les nuits sombres, (près de Carhaix) on entend au fond de la ravine les plaintes de leurs âmes. Que les chrétiens pensent à elles dans leurs prières. Corentin, instruit de tout ce qui se passait à Ker'is, avait plusieurs fois averti Grallon que la patience de Dieu était à bout ; mais le roi avait perdu sa puissance et vivait seul dans l'une des ailes de son palais, abandonné de tout le monde, comme un grand-père qui a livré son héritage à ses enfants. Aussi, Dahut ne tenait-elle nul compte des menaces de Corentin.

L'arrivée d'un prince étranger

Or, un soir qu'il y avait fête chez elle, on vint lui annoncer un prince puissant venu des extrémités de la Terre pour la voir. C'était un homme de grande taille, tout vêtu de rouge et si barbu qu'on apercevait à peine ses deux yeux, qui brillaient comme des étoiles... Il adressa à la princesse un compliment en rimes si bien tourné qu'aucun bazvalen de Cornouaille n'eut pu en inventer de pareil ; puis il se mit à parler avec tant d'esprit, que tout le monde en demeura émerveillé. Mais ce qui frappa surtout les amis de Dahut, ce fut de voir combien l'étranger était plus habile qu'eux dans le mal. Il savait, non seulement tout ce que la malice humaine a inventé depuis la création, dans toutes les terres habitées par des êtres parlants mais tout ce qu'elle inventera jusqu'au moment où les morts se lèveront pour être jugés. Ahès et les gens de sa cour reconnurent qu'ils avaient trouvé leur maître, et tous résolurent de prendre des leçons du prince barbu. Pour commencer, il leur proposa un branle nouveau qui n'était autre que le passe-pied dans en enfer par les sept péchés capitaux. Il fit entrer pour cela un sonneur qu'il avait amené avec lui. C'était un petit nain vêtu d'une peau de bouc, et qui portait sous son bras un biniou dont le chalumeau lui servait de penbaz (gourdindin).

A peine se fut-il mis à sonner, que Dahut et ses gens furent saisis d'une espèce de frénésie et se mirent à tourmenter comme des tourbillons de mer. L'inconnu en profita pour enlever les clés des écluses et pour s'échapper de la fête. [dans la plupart d'autres versions de la légende, Dahut s'empare du prince qui lui demande les clés comme preuve d'amour, et Dahut les vole à son père pendant son sommeil.]

La submersion d'Is

Pendant ce temps, Grallon était seul dans son palais situé à l'écart ; il se tenait dans une grande salle obscure, il était assis sur l'âtre près d'un feu éteint. Il sentait la tristesse lui tomber dans le cœur lorsque, tout à coup, la porte s'ouvrit des deux côtés, et

saint Corentin, parut sur le seuil avec une ceinture de feu autour le front, avec la crosse d'évêque à la main et marchant sur un nuage de parfum. [d'autres versions font intervenir Saint Guénolé...]

" Levez-vous, grand roi, dit-il à Grallon, prenez ce qui vous reste ici de précieux et fuyez car Dieu a livré cette ville maudite au démon ".

Grallon, effrayé, se leva aussitôt, appela quelques vieux serviteurs, après avoir pris son trésor, il monta son cheval noir et partit à la suite du saint qui glissait dans l'air comme une plume.

Au moment où il passait devant la digue, il entendit un grand mugissement de flots et aperçut l'étranger barbu, qui avait repris sa forme de démon, occupé à ouvrir toutes les écluses avec les clés d'argent volées à Dahut. La mer descendait déjà sur la ville en cascades, et l'on voyait les flots élever leurs têtes blanches au-dessus des toits, comme s'ils montaient à l'assaut. Les dragons, enchaînés dans le port, mugissaient de terreur ; car les animaux aussi sentent la mort venir. Grallon voulut jeter un cri d'avertissement, mais Corentin lui répéta de fuir, et il s'élança au galop vers le rivage. Son cheval traversa ainsi les rues, les places, les carrefours, poursuivi par les flots et toujours les pieds de derrière dans la vague. Il passait devant le palais de Dahut, lorsque celle-ci parut sur le perron, les cheveux éparés comme une veuve, et s'élança derrière son père. Le cheval s'arrêta subitement, fléchit et l'eau, monta jusqu'à genoux du roi.

- A moi, saint Corentin, cria-t-il épouvanté. - Secouez le péché que vous portez derrière vous, répondit le saint, et, par le secours de Dieu, vous serez sauvé.

Mais Grallon, qui malgré tout était père, ne savait à quoi se résoudre. Alors Corentin toucha avec sa crosse d'évêque l'épaule de la princesse qui glissa dans la mer et disparut au fond du gouffre, appelé depuis gouff-

tandis qu'à l'horizon, debout sur les débris des digues submergées, l'homme rouge montrait les clés d'argent avec un geste de triomphe.

Plusieurs forêts de chênes ont eu le temps de naître et de mourir depuis le jour où arriva cet exemple, mais les pères l'ont raconté aux enfants d'âge en âge jusqu'à notre temps. Avant la grande révolution (de 1789), le clergé des paroisses riveraines s'embarquait tous les ans dans des canaux de pêcheurs et allait dire la messe sur la ville noyée. Depuis cet usage s'est perdu avec beaucoup d'autres ; mais quand la mer est calme, on aperçoit encore au fond de la baie les restes de la grande cité, et les dunes alentour sont pleines de ruines qui prouvent sa richesse.

(op. cit. : Emile Souvestre, Le Foyer breton, Ed W. Coquebert, 1845)

L'opéra de Lalo "Le roi d'Ys" prend des libertés avec la tradition.

Créé le 7 mai 1888 à l'Opéra-Comique de Paris, cet opéra peu joué de nos jours connaît un succès populaire. Le livret d'Edouard Blau ne s'inspire que de très loin de la légende bretonne dans un scénario de sa pure invention :

Acte 1 : Margaret et Rozenn, filles du Roi d'Ys, sont éprises toutes les deux du guerrier Mylio mais celui-ci n'a d'yeux que pour Rozenn. Margaret, a été fiancée par son père pour des raisons politiques au prince Karnac. Alors que le mariage va être célébré, elle apprend que Mylio est revenu à Ys et elle refuse d'épouser le prince Karnac. Celui-ci défie alors le roi Breton en un combat mortel mais c'est Mylio qui relève le gant.

Acte 2 : Margaret est déchirée par ses sentiments et ses des émotions. A la vision de sa sœur Rozenn et songeant à sa séparation de Mylio, elle pleure et espère qu'il ne reviendra jamais de bataille. Rozenn, croyant sa sœur folle s'efforce en vain de la calmer. Margaret la maudit, ainsi que Saint-Corentin, le patron de la Bretagne. Quand Mylio revient victorieux, l'amour de Margaret tourne à la haine. Karnac qui a survécu au combat s'offre de l'aider à vaincre Ys en ouvrant les digues qui retiennent les eaux de la mer.

Acte 3 : Rozenn s'apprête à épouser Mylio. A moment où le cortège nuptial va rentrer dans la chapelle. Margaret les avertit que les digues ont été détruites et que les flots sont de plus en plus menaçants. Margaret admet sa culpabilité et du haut du rocher elle se précipite dans la mer, déchainée pour expier le mal qu'elle a causé. L'image de Saint-Corentin apparaît dans un halo de lumière, il accepte le sacrifice, les inondations se retirent : la ville est sauvée.

On se demande bien, alors, pourquoi la ville d'Ys n'existe plus !

Le Chant de Dahut de Jean-Yves Malmasson

La légende a inspiré en 1985 à Jean-Yves Malmasson son poème symphonique pour Onde Martenot et orchestre " Le chant de

Dahut " que vous entendrez ce soir, et qui illustre ces vers mis en exergue par l'auteur :

La mer.

L'horizon.

Sous la mer, Ys, la ville engloutie ;
On entend de lointains échos de bombardement,

Un souvenir de danse ou de chanson,
Comme un souvenir des fêtes anciennes.
Les cloches de la cathédrale sonnent au fond de l'eau,

Comme souvent avant la tempête.
Et une voix étrange, mystérieuse, impalpable,

S'élève vers le ciel ; c'est celle de Dahut,
La fille du Roi d'Ys devenue sirène, qui chante

Sa peine, son remord et sa nostalgie.

La musique de Malmasson illustre clairement le poème, avec le son si étrange de l'onde Martenot pour évoquer la voix de la princesse devenue sirène. Primé et créé en 1986 au festival de Rennes avec en soliste Manuel Hernandez et l'Orchestre de Rennes (futur orchestre de Bretagne) dirigé par Jean-Yves Ossonce, il a depuis lors été rejoué plusieurs fois par divers solistes, chefs et orchestres, obtenant toujours le même succès.

Un fond de vérité ?

La légende rapporte que la ville d'Ys s'élevait dans la baie de Douarnenez. Le lieu-dit Pouldavard, quelques kilomètres à l'est de la ville de Douarnenez, est la forme francisée de "Poul Dahut", le "trou de Dahut" en breton, et indique l'endroit où la princesse fut engloutie par les flots. Aujourd'hui encore, on dit que par temps calme, les pêcheurs de Douarnenez entendent quelques fois sonner les cloches, sous la mer.

La submersion de la ville par un raz de marée, au Vème siècle, n'est peut-être pas une légende, mais un fait historique dont le peuple a gardé un souvenir horrifié. Des documents attestent la présence de l'évêque Corentin au concile d'Angers en 458. Lors de certaines grandes marées, il est arrivé que la mer découvre des vestiges de construction : à 2,5 km à l'est de Douarnenez on voit un fragment de mur en brique romaine enfouie dans le sable, et, sur la

grève de Trezmalaouen, voisine de Ris, une forêt de chênes et d'ifs couchés, les racines vers le large, les branches vers la terre ferme. De plus, bon nombre de chaussées romaines convergent vers le fond de la baie de Douarnenez et s'enfoncent sous les eaux ... D'ailleurs, l'enfoncement progressif, sous les flots, de la côte armoricaine est bien connu des géographes.

Is était la plus belle des capitales. Aussi, après sa disparition, Lutèce à vu son nom changé en Par Is qui signifie en Breton "parcille à Is". D'ailleurs, une vieille Gwertz bretonne semble bien vouloir affirmer qu'un jour, la capitale armoricaine resurgira des eaux et retrouvera sa splendeur au détriment ... des parisiens.

Pa vo beuzet Paris

Ec'h advao Ker Is

Quand Paris sera englouti

Resurgira la ville d'Is.

Prochains concerts de l'orchestre symphonique du campus d'Orsay, direction Martin Barral :

Mardi 10 février 2004 au grand amphi du campus d'Orsay

Requiem de Fauré, avec le chœur de Vanves et Miriam Ruggeri, soprano
Airs d'opéra et ouverture de la "Flûte enchantée" de Mozart

Dimanche 13 juin 2004 au grand amphi du campus d'Orsay

L'oiseau de feu de Stravinsky, suite pour orchestre (version de 1919)
Dans les steppes de l'Asie centrale de Borodine,
"Kol-nidrei" pour violoncelle et orchestre de Max Bruch, soliste Juliette Maeder

Voulez-vous jouer avec nous ?

L'orchestre souhaite accueillir de nouveaux membres dans les pupitres de cordes, violons, altos, violoncelles et contrebasses. Si vous pensez pouvoir y participer ou si vous connaissez des personnes susceptibles d'être intéressées, n'hésitez pas à contacter un responsable de l'orchestre :

Martin Barral tél 01 4655 5333 ou Joël Eymard tél 06 8299 3954 ou par e-mail à osco@free.fr ou sur le web à <http://osco.free.fr>

Avez vous nos CD ?

Joseph HAYDN : HarmonieMesse pour solistes, chœurs et orchestre
Concerto pour trompette, soliste Andrew Holford
Chœur et orchestre du campus d'Orsay
Direction Daniel Couderd

Wolfgang Amadeus Mozart : Requiem pour solistes, chœur et orchestre
Concerto pour cor, soliste Joël Jody
Chœur et orchestre du campus d'Orsay
Direction Daniel Couderd

"Le petit singe bleu" de Piotr Moss, en création mondiale, et "Le chant de Dahut" de Jean-Yves Malmasson. Deux pièces contemporaines mais très accessibles pour découvrir une musique différente.

Récitant : Pierre Jacquemont

Direction : Martin Barral

Prix : 10 €, en vente à la sortie du concert

